## CHAPITRE XIV

### JOURNAL DE VOYAGE (*Suite*).

I

6 *août.* — Quelques bandes de chasseurs indigènes ne doivent pas être loin, me dit-on. J'envoie à leur recherche le seul sauvage de la place avec un métis que je connais depuis longtemps.

Entre temps, nous essayons de faire de la fumée sur une butte des alentours, signal convenu entre le maître de céans et une bande de Sékanais qui, dit-il, brûle du désir de me voir. Mais une pluie torrentielle empêche notre feu d'avoir l'effet voulu.

Le fleuve, deux fois large comme la Seine à Paris, monte d'un pied et demi.

8 *août.* — Nos sauvages arrivent sans avoir vu personne. Comme nous ne pouvons pas rester à rien faire, il est décidé que nous n'attendrons plus qu'un jour.

9 *août.* — Fais cinq baptêmes d'enfants.

10 *août.* — Comme nous nous disposons à partir ce matin, l'écho nous apporte plusieurs coups de fusils tirés de l'autre côté de la rivière. Ce sont cinq chasseurs sékanais qui arrivent superbement accoutrés de magnifiques sacs à tabac, de sacs à poudre avec large baudrier et de splendides fourreaux à coutelas, le tout brodé en verroterie de diverses couleurs, et, détail caractéristique, porté sur des

haillons sordides. Les ornements de leur couvre-chef et du fourreau de leur fusil, également en rassade coloriée, feraient envie à plus d'un Porteur.

Après la salutation habituelle et quelques paroles de regrets, nous nous confions au canot que nous a si obligeamment prêté Billy Fox, le métis chargé du fort. Le chef des Sékanais, qui ne se lasse point de célébrer l'intrépidité de ce nouveau « raconteur » qui a vaincu la montagne, est resté avec Thomas, et se prépare à retourner au lac d'Ours.

Quant à nous, nous nous gaudissons de n'avoir plus à faire manœuvrer les jambes.

Fig. 25. — Canot Porteur.

La Finlay est une magnifique rivière, ou, comme on dit en France, un fleuve majestueux, roulant des flots jaunâtres sur un lit de sable très fin, entre des rives de même composition qui, aux crues du printemps, restent rarement intactes. Elle a une moyenne de quinze pieds de profondeur sur au moins deux cents mètres de largeur. Après qu'elle a reçu la Rivière aux Panais, elle est appelée la Rivière à la Paix, puis la Rivière aux Esclaves au sortir du lac Athabaska et enfin le Mackenzie entre le grand lac des Esclaves et l'Océan glacial.

Après midi, nous laissons à notre gauche une espèce d'échafaudage dans lequel mes rameurs voient la tombe aérienne d'un enfant sékanais.

— Des canots ! des canots ! Telle est l'exclamation que poussent à la fois Duncan et Robert en contournant une pointe formée par un coude de la rivière. C'est qu'en effet une bande de Sékanais du lac la Truite par où nous devons passer se trouve campée un peu en aval.

Nous abordons, cela va sans dire, et, comme la troupe est assez nombreuse, il n'est que naturel de camper avec elle, d'autant plus qu'il est six heures du soir et que nous sommes au samedi.

Après les salutations d'usage, les femmes s'empressent de nous préparer notre campement, tandis que des jeunes gens vont nous chercher le bois de chauffage nécessaire pour le lendemain. Puis ces bons sauvages m'apportent, qui une langue de caribou, qui un museau d'orignal (morceaux les plus estimés de l'animal) ; les uns des fruits sauvages, d'autres une paire de mocassins. Braves Sékanais qui manifestez ainsi votre amour pour le prêtre, que Dieu vous le rende au centuple !

*Dimanche*, 11 *août*. — Après la prière en commun et les chants propres aux dimanches, j'ai adressé une petite allocution aux sauvages réunis en face de ma tente ; puis j'ai fait quatre ou cinq baptêmes d'enfants et entendu autant de confessions.

12 *août*. — Nous ne mourrons pas de faim d'ici à quelque temps, car les bons Sékanais que nous avons quittés ce matin nous ont chargés de viande de caribou, d'ours et d'orignal, en retour de quelques bagatelles. Nous nous sommes fait renseigner sur les difficultés offertes aux navigateurs par la Finlay qu'on nous qualifie de traîtresse. Aussi pouvons-nous éviter, en prenant un chenal détourné, un remous qui engloutit jadis un blanc qui le descendait en radeau et fit également disparaître un orignal qui le voulait traverser à la nage.

Le soleil est encore loin du milieu de sa course quand nous entrons dans la rivière aux Panais, juste au pied d'un contre-fort des Montagnes Rocheuses dont les flancs sont saupoudrés de la neige tombée la nuit dernière. Désormais nous remonterons le courant, nous dirigeant vers le sud-ouest, c'est-à-dire du côté du lac Stuart.

13 *août.* — Vers dix heures et demie, mes compagnons se mettent à humer l'air comme dans l'expectative d'un événement joyeux. Leur flair de limier a deviné de la fumée. C'est une autre bande de Sékanais provisoirement cantonnée un mille en amont. Force nous est encore d'aborder.

Je fais trois baptêmes d'enfants, et, aux néophytes qui voudraient se confesser, je donne rendez-vous à notre prochain campement. On nous fait encore des présents de viande et de mocassins.

Après midi toute la bande nous accompagne et, le soir, campe avec nous.

14 *août.* — Après la prière du matin, j'ai entendu une dizaine de confessions dans ma tente, puis nous avons quitté ces excellents enfants des bois qui regrettaient de ne pouvoir nous suivre plus longtemps.

Remontons toujours, et assez péniblement la rivière aux Panais, cours d'eau moins considérable que la Finlay, mais assez rapide et coupé d'îlots.

En longeant une falaise composée de sable et de gros cailloux, une grêle de pierres se détache du sommet qui bondissent et rebondissent contre le talus. Vite nous traversons pour nous mettre hors de danger. Un simple caillou parti d'une telle hauteur serait de force non seulement à donner la mort, mais même à percer le canot.

Campons à l'embouchure de la rivière Nation. Mes rameurs sont exténués de fatigue.

15 *août.* — Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, qui ne se chôme pas en Amérique. La rivière devient de plus en plus rapide, et les difficultés de sa navigation croissent en proportion. Ses rives tantôt argileuses, tantôt sablonneuses, se font parfois escarpées et granitiques.

Peu après notre dîner, nous rencontrons le chaland,

espèce de bateau plat, qui mène l'approvisionnement annuel du Fort-Graham. Bien que parti du lac la Truite, il est monté par des jeunes gens du lac Stuart qui paraissent enchantés de me revoir. La rivière qui décharge les eaux du lac la Truite est si basse, en certains endroits, qu'ils ont été obligés, disent-ils, de la barrer pendant la nuit avec leur embarcation pour en hausser le niveau et leur permettre de passer certaines « bars » ou chaussées naturelles où le courant est généralement aussi rapide que peu profond.

16 *août.* — Avons bien du mal à remonter une « bar » dans la rivière aux Panais. Prenons notre dîner sur une île sablonneuse dont le gravier a été fouillé pour extraire l'or qu'il contenait.

Bientôt la couleur de l'eau, maintenant noire comme encre, nous apprend que nous avons quitté la rivière aux Panais pour entrer dans la décharge du lac la Truite. Les chenaux de la première sont si nombreux que nous ne nous en serions point aperçus autrement. Ce nouveau cours d'eau, en certains endroits très profond pour sa largeur, est presque à sec en d'autres, et alors Duncan et Robert doivent se cramponner à leurs perches pour ne pas se laisser aller à la dérive.

Traversons un lac de trois ou quatre milles de long et dressons notre tente sur les bords de la rivière qui s'y jette.

17 *août.* — Nous voilà au terme de notre navigation. Une semaine d'efforts continus, c'est assez long pour une fois, pensent mes compagnons. Sommes arrivés au lac la Truite vers dix heures du matin. Avons été bien reçus par M. Wade, le commis du fort.

Quelques instants après notre arrivée, Donald, excellent sauvage du lac Stuart, m'amenait mon cheval, comme il avait été convenu il y a quatre mois. Ainsi, malgré nos difficultés, nous sommes arrivés à point.

## II

Je passai le dimanche au lac de la Truite, puis retournai à cheval au lac Stuart. J'ai déjà décrit l'itinéraire de ce voyage qui, cette fois, dura deux jours et demi, et n'offrit rien de remarquable. Mon Duncan qui, devant les Sékanais auxquels le cheval est encore inconnu, avait péroré en cavalier émérite, fut si peureux une fois sur la monture qu'on lui prêta, qu'il se ficela sur la selle sous prétexte que, ayant les jambes démesurément courtes, il ne pouvait se servir des étriers.

Nous arrivâmes donc au lac Stuart le mercredi, 4 août. Inutile de décrire la joie de mes néophytes, que j'avais quittés le 13 mai précédent.

Après une semaine passée à notre résidence, je repartis le 1er septembre pour Natléh, sur le lac Fraser, où je donnai la mission aux représentants de quatre villages.

Le 8, nous eûmes trois pouces de neige, ce qui ne m'empêcha pas d'envoyer un jeune homme chercher au lac Stuart, avec quelques provisions pour mon voyage d'exploration dans la partie sud du district, le matériel nécessaire à la confection d'une sonde en remplacement de celle que nous avions perdue.

Un sauvage à cheval ne met jamais plus d'un jour pour se rendre à la Mission. Aussi comptais-je partir le 10 pour le lac Français, à l'ouest du lac Fraser ; mais mon messager n'arriva point à temps.

Je reprends maintenant la transcription de mon journal.

## III

11 *septembre*. — Le soleil est près de se coucher quand arrive John, mon courrier, porteur d'une lettre de M. Loring, l'agent des sauvages qui est arrivé hier avec sa fa-

mille au lac Stuart, et me demande la faveur de l'aller rejoindre pour l'aider à régler les différends des sauvages qui, eux aussi, réclament ma présence. Impossible d'accéder à ses désirs, d'autant plus que, en raison du retard de mon courrier, arrêté à chaque pas par les branches couvertes de neige courbées sur le chemin, un des jeunes gens qui doivent m'accompagner a déjà pris les devants.

Déjà le soleil couchant dore de ses derniers rayons les nuages que reflète le cristal du lac Fraser, et pourtant vogue la nacelle ! La saison avance : nous ne pouvons attendre. Nous faisons donc de nuit les dix milles qui nous séparent du village du Fond du Lac, et surprenons au lit, c'est-à-dire sur la natte, Casimir *Pœnahwoditsi* qui doit nous prêter son grand canot pour l'exploration du lac Français.

Fig. 26. — Racloir à tanner (1).

12 *septembre*. — Faisons à pied le portage de six milles qui relie le lac Fraser au lac Français ; puis, comme un vent favorable commence à souffler, nous mettons à la voile.

A peine à un mille de notre point de départ, un ours est signalé sur la rive septentrionale. Nous tournons immédiatement la proue de notre canot dans sa direction ; mais nous comptons trop sur le manque de sagacité de l'animal ; bien qu'à la nage, il aperçoit notre voile et prend

(1) Est fait d'un tibia de caribou, et sert à racler le poil des peaux d'orignal, de caribou, etc. que l'on veut tanner. La peau, après avoir trempé une nuit entière dans l'eau froide, subit un second bain, celui-là dans l'eau chaude ; puis son extrémité supérieure est solidement assujettie à un pieu que l'on dresse contre un mur, et le poil en est arraché au moyen de fortes frictions, avec l'instrument ci-dessus, contre la peau qui pend le long de la pièce de bois.

le chemin de la forêt. Là, toutes nos recherches sont inutiles. Impossible de le trouver.

Nous ne campons pas avant d'avoir ajouté à nos six milles de portage quatorze milles de navigation sur le lac.

Nous voilà donc à 30 milles à l'ouest de Natléh.

13 *septembre*. — Une pluie fine et pénétrante nous a passablement rafraîchis. Rien de plus désagréable que la pluie en pirogue. Mais voici qui n'est guère mieux : un assez fort vent contraire s'élève qui nous coupe les bras et ralentit considérablement notre marche. Nous sondons le lac : 673 pieds de profondeur ; ce n'est pas trop mal.

Vers le soir, un assez fort campement attire notre attention. Puis une fusillade des plus nourries nous salue et nous invite à aborder.

— Allons voir, s'écrient mes compagnons enchantés d'avoir un prétexte pour se reposer.

Mais moi qui suis toujours pressé, je donne l'ordre de passer outre.

Voyant que nous refusons de nous déranger, les chasseurs campés sur la rive dépêchent cinq des leurs pour s'assurer de notre identité. Par eux, j'apprends la présence au campement de mon ami Denys, le fameux hypnotiseur de l'ours gris. Une vingtaine de sauvages, Babines comme lui, ont dressé leur tente en face de nous.

Distance parcourue : au moins 20 milles.

14 *septembre*. — Informé de ma présence dans ces parages qui n'ont jamais vu le prêtre, mon ami Denys vient me réveiller de grand matin ; puis, la prière faite en commun, nous partons en sa compagnie.

Aucun de mes cinq pagayeurs ne connaît l'endroit précis où nous devons quitter le lac pour nous enfoncer dans le sud, et pourtant, vers dix heures, après avoir pris quelques belles truites à la cuiller, nous nous hasardons dans

une baie assez profonde où nous sommes assez heureux pour trouver les traces d'un ancien sentier, celui-là même que nous cherchons.

Là, deux de mes rameurs rebroussent chemin et ramènent le canot de Casimir, tandis que les trois autres, Thomas, John et William, m'accompagneront tout le long du voyage. Or, il ne faut pas oublier qu'aucun d'eux n'a jamais vu le pays que nous pensons parcourir. Il nous faudra donc aller un peu à l'aventure.

Le premier est ce Thomas Thautil dont il a déjà été question (chapitre V). Il est père de six enfants. C'est mon sacristain et servant de messe à la fois depuis plus de dix ans. Les deux autres sont ses neveux. Ensemble ces trois sauvages forment l'équipage le plus intéressant et sont les compagnons les plus obligeants qui se puissent imaginer. Pour le moment ce seront mes porteurs, puisque nous nous dirigerons à pied vers le lac Cambie, au sud du lac Français.

Mes porteurs (1), ai-je dit, et non pas mes guides ; car sans ma boussole il est certain que leur compagnie ne m'eût pas empêché de faire fausse route. De fait, malgré nos précautions, en dépit des traces toutes fraîches d'un chasseur qui vient de passer par là avec sa famille et que nous soupçonnons être un autre Denys, nous nous perdons complètement dans l'après-midi.

— Nous tendons trop vers l'ouest, dis-je à mes compagnons.

— Mais non, Père, font-ils ; vois ce coup de hache donné à cet arbuste il y a une vingtaine d'années ; il prouve que nous sommes dans le chemin.

— Si c'est là un chemin, je puis vous assurer que ce n'est pas celui du lac Cambie, puisque ce lac se trouve juste au sud du lac Français. Or ma « boîte qui dirige la

(1) Par porteurs, dans ce chapitre et le précédent, j'entends naturellement ceux qui sont chargés de transporter les bagages.

marche (1) » me dit que nous nous sommes fortement inclinés vers l'ouest.

Nous revenons donc vers l'est ; mais, en descendant une colline, un lac très étroit, mais assez long, nous barre le passage. Pour ne pas nous égarer davantage, je donne ordre de camper sur ses bords. Demain dimanche, nous rechercherons à loisir le sentier.

Pendant que nous dressons la tente, tout préoccupés de ce que nous réserve cette forêt où nous nous sommes perdus, l'un de nous semble percevoir au loin, par delà les cimes de sapins et dans la direction du sud, des sons dont il ne peut d'abord distinguer la nature. Nous prêtons l'oreille : nul doute que ce soit la note plaintive d'un sauvage. Est-ce un chant ? Est-ce une lamentation ? C'est ce que nous dira peut-être le lendemain.

En attendant, il nous fait plaisir de penser que cette voix lointaine est probablement celle d'un indien campé sur les bords de ce bienheureux lac Cambie que nous aurions dû voir depuis longtemps.

*Dimanche, 15 septembre.* — Les hurlements des loups des prairies ont agrémenté le silence de la nuit.

Thomas et William partent à la recherche du sentier, nous promettant de nous rejoindre à dix heures, au plus tard. Or ce n'est qu'à deux heures et demie qu'ils nous reviennent avec une perdrix qu'ils ont tuée. Ils se sont perdus, mais ont fini par trouver le chemin.

Malgré notre respect pour le repos dominical, nous partons pour le lac Cambie. Comme nous avons perdu près d'une journée par notre aventure à travers bois, il nous faut ménager nos provisions. C'est bien Denys qui nous a précédés tout récemment dans ce portage. Si nous pouvions seulement le rejoindre ! Il nous prêterait probablement son canot.

(1) Ma boussole.

Cet espoir décuple nos forces et nous voilà bientôt sur les bords du lac tant désiré. Un feu de bivouac fume encore tout près du rivage, mais de Denys, point. Nous crions, tirons des coups de fusil ; l'écho seul nous répond. Du haut d'un promontoire qui domine la plus grande partie du lac dont je dessine les côtes, nous recommençons notre fusillade avec le même résultat.

Nous nous soumettons donc à l'inévitable et nous dirigeons vers l'extrémité occidentale du lac en le longeant sur la grève où nous ne tardons pas à découvrir des pistes toutes fraîches. L'obscurité seule nous contraint de camper sur le sable du rivage. Le cœur est à l'inquiétude : sans canot, qu'allons-nous devenir ?

16 *septembre*. — Thomas va de très grand matin et en suivant les pistes que nous avons remarquées hier demander un canot aux sauvages qu'il trouve campés à près de trois lieues à l'ouest, et, vers dix heures du matin, nous saluons le brave Denys qui vient nous délivrer de notre anxiété.

Mais quel petit canot il nous amène ! C'est à peine s'il est assez large pour contenir commodément le corps de l'homme. Et encore le misérable esquif n'est pas à lui, nous dit-il. Il appartient à *Nakon*, Babine du Rocher-Déboulé, non encore baptisé. Ce sauvage nous le prêterait bien ; mais comme il n'y aurait aucun moyen de le lui renvoyer, le prêter serait l'équivalent de le donner, et alors que ferait-il sans canot lui et son frère, sans compter Denys et sa famille, tous à la veille de leur départ pour la chasse ?

Force nous est donc de nous en construire un nous-mêmes et c'est ce que nous faisons en creusant un peuplier-liard que nous trouvons à quelque distance du campement de Nakon, où nous établissons temporairement nos quartiers généraux.

17 *septembre.* — On a travaillé avec tant d'ardeur hier que le canot est déjà bien avancé quand nos ouvriers retournent au chantier ce matin. Tant mieux, car, avec tous ces retards, nous risquons fort d'avoir à subir un jeûne forcé.

Or à dix heures on vient me dire que Thomas s'est fait au pied une blessure assez sérieuse pour lui rendre le travail impossible.

Malgré cela tous les ouvriers arrivent, deux heures après, m'annoncer... quoi? que le canot, tout près d'être mis à l'eau, a éclaté d'un bout à l'autre sous la pression trop forte d'une traverse qu'on insérait pour l'élargir !

Tant de peine pour aboutir à rien !...

Devant notre malchance, Nakon se laisse fléchir et se prive généreusement de son canot en notre faveur.

Mais voilà qu'une autre difficulté voudrait nous retenir au campement : un vent des plus violents; une tempête en règle bouleverse la surface du lac. Et pourtant nous nous confions à notre frêle esquif qui, naturellement trop petit pour lutter avantageusement contre les vagues, admet l'eau par dessus bord à chaque instant. Mais enfin nous pouvons traverser le lac sans nous noyer.

Or qu'on admire ici la bonté admirable de la divine Providence à l'égard du missionnaire. Voici, en effet, ce qui arriva ailleurs le jour même de notre traversée :

Comme la tempête s'étendit à toute la contrée, le grand canot qu'emmenaient mes compagnons d'il y a deux jours, chavira en plein lac Français. Les rameurs, précipités au fond de l'abîme, durent la vie à une protection toute providentielle ; mais leurs fusils, leurs haches, et leurs provisions étaient perdus.

Bien plus, M. Loring quittait la Mission le même jour avec sa femme et ses enfants. Or leur schooner, un petit navire d'une contenance de près de trente-cinq tonnes, les ballottait si furieusement que, éperdus et tout en pleurs,

blancs et sauvages crurent ne devoir jamais remettre pied à terre. Pour calmer les craintes de ses compagnons d'infortune, le matelot au service de la Compagnie jeta l'ancre, une pièce d'au moins cinq cents livres. La chaîne s'en rompit aussitôt. Une autre ancre également jetée eut le même sort, et le schooner, emporté par l'ouragan, alla s'échouer sur un banc de sable près de l'embouchure de la rivière Pintché.

Et nous qui naviguions avec vent de côté et dans un minuscule canot de chasse ! Gloire à Dieu qui protège son missionnaire !

Le lac traversé, nous nous engageons dans l'une des trois branches d'une belle et large rivière aux eaux limpides, que j'ai baptisée du nom de Dawson, en ma qualité de premier explorateur de son cours. Par extraordinaire, ses rives et la contrée circonvoisine sont très basses et couvertes de grandes herbes : un vrai paradis pour canards et oies sauvages.

Pourtant, bien que le giber emplumé abonde, nous ne réussissons à abattre qu'un canard. Campons sur les bords d'une baie d'un petit lac formé d'une expansion de la rivière et que j'appelle lac Sinclair.

18 *septembre*. — En sortant du lac Sinclair, nous nous apercevons avec surprise que la rivière, hier encore si large et si profonde, prend subitement des proportions insignifiantes. Son lit est tapissé d'herbes aquatiques qui recèlent une très grande quantité de poissons qui, se trémoussant à votre approche, en rendent l'eau toute trouble. Nous en venons au point de ne pouvoir faire avancer le canot qu'en nous servant du lit de la rivière comme d'un point d'appui pour nos rames.

Enfin, acculés sur un banc de vase, nous ne pouvons presque plus avancer. D'autre part, nos regards, qui scru-

tent les environs, ne peuvent découvrir d'où vient ce fameux cours d'eau sans courant.

John saute à terre et va aux informations. Il ne tarde pas à revenir. Miséricorde ! Nous nous sommes aventurés dans un cul-de-sac !

Vite nous rebroussons chemin et, de nouveau sur le lac, nous tombons enfin sur la véritable rivière qui, sans être aussi large qu'hier, a encore des proportions respectables. Sa limpidité surtout est remarquable, et certains rapides qu'il nous faut remonter nous donnent du fil à retordre.

Un peu avant midi, les rives s'écartent soudain, l'horizon s'élargit, et une belle nappe d'eau d'un bleu verdâtre apparaît. C'est ce que nous appellerons désormais le lac Dawson, en l'honneur d'un de mes amis d'Angleterre.

Le souvenir de ce lac ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire de mes compagnons, puisque, d'après eux, ce lac doit être un lac ensorcelé. Le vent, favorable un instant, y change soudain de direction ; vous gréez votre voile en conséquence, et le voilà qui tourne encore.

Au fur et à mesure que nous avançons, de nouveaux horizons s'ouvrent pour nous : en face, une chaîne de très hautes montagnes aux neiges perpétuelles ; à droite et à gauche, des collines peuplées de conifères.

Et voilà que d'une falaise d'à côté part une trombe qui trace dans les airs comme une traînée de poudre rouge et, s'abattant sur le lac, en fait voler la surface en une pluie d'escarboucles. Sommes-nous donc au pays des fées ? se demandent mes rameurs interdits.

Mais ce n'est pas tout : il nous faudrait traverser. Car un pli entre deux forts accidents de terrain sur la rive gauche nous fait deviner que là doit se trouver ce petit portage dont on nous a parlé. Mais comment s'aventurer sur une pareille étendue d'eau avec une si petite pirogue et en face d'un vent si fantasque ?

— Suivons la rive, suggèrent mes rameurs ; plus loin

le lac est peut-être moins large, et alors nous traverserons.

Nous continuons donc du même côté ; mais le lac, au lieu de se rétrécir, ne fait que s'élargir. Si bien que mes compagnons, désespérant du succès pour aujourd'hui, abordent sans rien dire, et allument un grand feu comme pour camper. Sans vouloir me gendarmer contre eux, j'essaye de leur inspirer un peu du courage que ma témérité ordinaire me fait ressentir.

Ils se résignent à tenter la traversée. Rament-ils vigoureusement ces braves Indiens ! Et comme le silence est bien gardé ! Ballottés par les flots comme si notre nacelle eût été une coquille de noix, attendant à chaque instant qu'une vague plus traîtresse que les autres nous engloutisse, ils en étaient réduits, comme ils l'ont plus tard avoué, à ne « pas se sentir les membres ».

Et pourtant, le croira-t-on ? j'ai la témérité de les faire arrêter juste au milieu du lac pour en sonder la profondeur. A 646 pieds, je ne trouve point de fond !

Il fait nuit quand nous nous réfugions dans un recoin d'une grande baie.

Notre premier soin est d'inspecter la place pour nous assurer que nous ne nous sommes point fourvoyés. Nous trouvons bien les traces d'un ancien campement, mais point de chemin. Ensuite, il nous faut allumer un grand feu pour sécher nos couvertures et autres bagages qui semblent avoir fait la traversée plutôt dans l'eau qu'en canot.

19 *septembre*. — Forte gelée ce matin qui nous a empêchés de faire les paresseux.

John, rôdant aux alentours, vient de trouver un chemin de canot, preuve évidente que nous ne sommes point égarés. Nous transportons d'abord notre bagage, puis traînons le canot, jusqu'à une pièce d'eau directement au sud

de celle que nous quittons, ce qui n'est pas très difficile, puisque le portage n'a qu'un mille et quart.

On nous a annoncé un grand lac et nous n'avons sous les yeux qu'une pièce d'eau de proportions assez modestes que je baptise Thomas, du nom de mon premier compagnon.

Mais voilà qu'au détour d'un cap, nous découvrons une magnifique nappe d'eau enclavée entre un demi-cercle de montagnes. Ce sont les monts Cascades, dont les flancs recèlent, d'un côté un glacier couleur d'émeraude, et de l'autre une neige éclatante qui scintille aux rayons du soleil. A portée d'une population civilisée, ce lac, par le nombre des touristes qu'il attirerait, ferait la fortune de ses riverains.

Malgré ses charmes exceptionnels, il nous faut avancer sans perdre de temps dans une contemplation oiseuse. Laissant la grande baie à notre droite, nous nous engageons dans une espèce de large canal entre deux montagnes dont l'une tombe presque à pic dans les eaux bleues du lac. Puis, les rives s'écartent graduellement, et bientôt une trouée profonde à droite laisse entrevoir une seconde grande baie limitée par la même muraille gigantesque, je veux dire la chaîne des monts Cascades.

Cette immense langue de terre, où se dressent rochers et montagnes, n'est pas un promontoire comme nous le pensions de prime abord. C'est bien une île : l'île « sur laquelle l'ours nous échappe », comme font remarquer mes compagnons d'après ce qu'ils ont entendu dire. Elle a au moins deux lieues de long.

Mais voici l'ouragan qui gronde à l'horizon ; une rafale qui nous surprend manque de nous faire chavirer ; une grêle tempêtueuse crible la surface du lac, et, comme complément au tableau, la neige, mais une neige drue et chassée par le vent, nous fouette la figure et obscurcit l'horizon. Abordons.

20 *septembre.* — Traversons le lac de bonne heure, tandis que le vent n'est pas encore trop fort. Je jette la sonde dans un détroit sans trouver de fond, bien que ma ligne ait 995 pieds de long ! Evidemment ce lac ne se desséchera pas d'ici quelque temps.

Chemin faisant, nous admirons les horizons toujours nouveaux offerts par ce lac aux baies multiples que Thomas, en retour de mon compliment d'hier, veut absolument appeler lac Morice.

Vers le soir, nous nous laissons emporter par son déversoir, mais devons bientôt faire un portage pour éviter un rapide par trop tumultueux ; puis nous entrons dans un nouveau lac auquel je donne le nom du P. Lejacq, mon prédécesseur à N.-D. de Bonne-Espérance.

Une question sérieuse se pose à nous ; ne sommes-nous pas menacés de la famine? Ne serait-ce que par mesure de prudence, nous tendons nos filets avant d'aller nous coucher.

21 *septembre.* — Treize poissons dans nos filets ce matin. Le temps est très froid, le vent glacial ; la neige qui tombe toute la matinée rend ma tâche d'amateur géographe assez difficile. D'un autre côté, mes pagayeurs se plaignent de la fatigue et appellent de tous leurs vœux la décharge du lac dont le courant rendra l'aviron inutile.

Non loin de ce déversoir, notre canot s'arrête net, et, chose extraordinaire, nous voilà échoués au beau milieu du lac sur une espèce de muraille naturelle à arête très aiguë qui le traverse presque à fleur d'eau.

J'aurais déjà dû noter que depuis le lac Morice nous nous dirigeons constamment vers l'est, en sorte que notre itinéraire fait un immense fer à cheval.

Mais voici mes rameurs au comble de leurs vœux : le lac prend fin, adieu la rame ! Nous nous engouffrons, en effet, dans une gorge qui laisse passage à la rivière.

Mais quel épouvantable tintamarre! quel tonnerre ininterrompu!

— John, lève-toi donc pour voir ce que c'est, faisons-nous en glissant sur le courant.

— Ciel! la rivière disparaît!... Vite au rivage!

Et, nous abattant sur nos rames, nous abordons à temps pour éviter une chute au-dessus de laquelle nous nous sommes inconsciemment aventurés.

Notre premier soin est de chercher le chemin de canot qui nous permettra de faire le portage. Rien, absolument rien. Et pourtant, si nous ne sommes pas égarés, il doit y avoir un passage pour le canot, puisqu'il est de toute évidence que personne ne saurait suivre en pirogue cette partie de la rivière. John descend très loin le long du rivage et nous revient tout désolé.

— Nous sommes certainement perdus, dit-il; aussi loin que j'ai pu voir, ce ne sont que rapides sur rapides et je n'ai pas trouvé la moindre trace d'un portage.

— Le chemin est peut-être de l'autre côté, observé-je; allons voir.

Nous inspectons la rive gauche composée d'une colline abrupte et finissons par découvrir là haut, bien haut, un petit tremble qui porte l'empreinte d'un coup de hache. Ce minime indice du passage de l'homme nous met sur la piste d'un très ancien sentier, le long duquel nous portons nos bagages espérant toujours trouver le terme d'un rapide qui ne finit point.

Enfin, de guerre lasse, nous campons en face d'une chute d'une quinzaine de pieds, tandis que deux d'entre nous vont chercher nos chaudières et quelques menus bagages laissés dans le canot.

Quant à ce dernier, inutile de songer à le hisser là où nous avons passé. Qu'en ferons-nous donc? Où sommes-nous et où allons-nous?

Mes compagnons, l'anxiété au cœur, persistent à me

soutenir que nous nous sommes égarés. Il nous faudrait nous diriger vers la Noutchakoh, qui passe par Natléh ; et, malgré le respect qu'ils ont pour ma boussole, ils ne peuvent croire que c'est là que nous tendons, d'autant plus que certain sauvage qui assure avoir visité ces parages ne leur a jamais parlé des difficultés que nous avons rencontrées.

D'un autre côté, nos provisions s'épuisent; il faut nous mettre à la ration.

*Dimanche, 22 septembre.* — Obligés d'enfreindre la loi du repos dominical, nos gens descendent le canot, tantôt le traînant dans l'eau du rivage, tantôt le laissant aller à la dérive retenu par une longue corde, assez souvent le hissant par dessus quelque pointe de terrain, là surtout où il serait par trop exposé à se heurter aux brisants.

Pendant ce temps, je descends, fusil en main, le rivage en aval de notre campement et reviens les mains vides et sans avoir vu le bout du rapide.

Pourtant, toute peine a sa fin ici-bas, et, vers deux heures de l'après-midi, la rivière devient navigable. Il n'est que temps que tous ces retards finissent : nous faisons maigre chère, et, pour tout dîner, mes trois pagayeurs se partagent un poisson crevé qu'ils ont ramassé dans un remous de la rivière.

Un nouveau lac est en vue.

— C'est le lac d'où sort la Noutchakoh, je le reconnais, s'écrie Thomas qui dit l'avoir visité dans son enfance.

Du reste, le croquis de carte qu'un Indien nous a fait à notre départ confirme cette assertion.

Le cœur est donc à la joie ; un vent favorable — trop favorable même, à cause de sa violence — s'offre à nous faire voler sur la crête des vagues qu'il soulève. Nous en profitons pour traverser en deux heures et demie un lac de quinze milles de long.

Nous sommes enfin sur la Noutchakoh, c'est-à-dire sur le chemin de Natléh, pensons-nous. Quel bonheur!

Or voilà que soudain, l'horizon s'élargit encore, et un autre lac s'offre à nos regards.

— Qu'est-ce bien? Où sommes-nous? s'écrient en chœur mes compagnons déconcertés.

Thomas lui-même ne sait plus que penser, et les doutes sur l'identité de notre route de revenir, et les propos inquiets de recommencer. Nous savons qu'aucun lac ne vient interrompre le cours de la Noutchakoh, et cette nappe d'eau que nous avons sous les yeux, qu'est-ce donc?

Etendus le soir sur notre couche de rameaux de sapin, nous nous endormons avec ces pensées inquiètes.

23 *septembre*. — Entrons enfin dans la Noutchakoh. Parlerai-je du terrible rapide que nous avons sauté? Inutile: je n'en pourrais rendre toute l'horreur.

Les oies et les canards sauvages peuplent les anses et les remous du fleuve, mais il semble que nous ne devons les voir que pour avoir la chance de les manquer et par là ressentir encore plus cruellement les étreintes de la faim.

Mes guides sont désormais en pays connu. Nous pouvons donc aborder sans tâtonnements et prendre le chemin dans la forêt qui nous conduira au lac Sainte-Marie, sur les bords duquel se trouve un village, *Pelkatchék*, que nous devons visiter. Ce portage nous fera aussi éviter un rapide de sept milles sur la Noutchakoh qu'aucun canot n'affronterait impunément.

Nous dînons par cœur, et en route pour Pelkatchék!

Vers quatre heures du soir, nous rencontrons le sous-chef de ce village qui vient nous souhaiter la bienvenue. C'est le premier être humain que nous voyons depuis deux semaines. Aussi mes compagnons, malgré leur jeûne forcé, se sentent-ils tout ravigotés. Quant à moi, qui souffre depuis ce

matin d'un violent mal de dents, je ne puis répondre que d'une manière assez maussade à ses civilités.

Nous campons sur la décharge d'un petit lac auquel je donnerai le nom de Murray.

24 *septembre*. — Remontons le lac Murray, la rivière qui le relie au lac Sainte-Marie et une partie de ce dernier lac, et nous voilà au village indien.

Sommes très bien reçus par les habitants qui nous regardent comme de vrais héros parce que nous avons pu traverser, sains et saufs et avec un si frêle esquif, les terribles lacs Dawson et Morice dont les profondeurs sont, disent-ils, peuplées d'ours gris marins gros comme des îles. Comment s'étonner après cela que les eaux en aient été si bouleversées!

Mon mal de dents redouble d'intensité, et je laisse à mes compagnons d'aventures le soin de répondre aux nombreuses questions de nos hôtes.

25 *septembre*. — Un peu plus calme ce matin, j'ai confessé toute la population du village et béni les tombes des défunts qui n'avaient pas encore reçu cette consécration.

Puis nous sommes repartis avec un nouveau canot plus grand que celui de Nakou, mais en bois presque tout pourri. Nous avons refait le chemin parcouru hier jusqu'à notre campement; de là avons descendu la rivière qui décharge les eaux des deux lacs Sainte-Marie et Murray dans la Noutchakoh; puis nous devons sauter trois ou quatre rapides d'autant plus dangereux que notre canot est moins solide.

Vers le soir, nous manquons un loup de prairie et campons sous les trembles.

26 *septembre*. — Décidément, il est écrit que nous ne tuerons rien : oies et canards semblent ensorcelés. Deux nouveaux rapides à sauter, une rivière large et profonde à

descendre, la faim à supporter, et nous voilà enfin à Natléh.

Deux jours après, j'étais de retour à la Mission du lac Stuart.

Il n'y avait pas encore le moindre bourgeon dans la forêt quand je quittai ma résidence le 13 mai dernier, et maintenant que j'y rentre, le 28 septembre, les feuilles mortes jonchent les sentiers.